

ANNEXE - extraits du texte *Carte noire nommée désir*

« Ce n'est pas ici, ce n'est pas là » lui murmure une voix de famille.
Dans le passé, je ne veux plus bâtir, l'habitat ne cesse de s'enfoncer dans la vase.
Je suis en retard, mon chantier toujours au point de départ.
C'est dans mon futur qu'il me faut poser ma caisse à outils,
Ce sont de nouveaux instruments qu'il me faut, des bois plus durs, des échelles de ces bois, des clés
qui ouvriront mes portes, des portes à ma taille, des maisons qui grouillent des cases dérangées, rien
en rangs, tout à engranger, des lances de pierre, des haches de fer, des pilons de troncs, des pointes de
rouille, et des os de mes aînées, pas pour faire guerre, mais pour se construire une paix à soi.
Des miroirs qui me reflètent, des yeux qui me reflètent assis dans mes interminables rocking-chairs
couleurs de mes chers, des luminaires en bakoua qui se balancent dans des chambres à moi...
Je me parle à moi-même, j'étais en train de me parler, je me donnerais des biens bons conseils, si
j'arrivais à m'écouter.
« Quel chemin je veux prendre ? »
Eh bien cela dépend d'où je souhaite me rendre.

Je n'ai pas de tantine qui fait la tontine mais j'ai des copines qui.
Je n'ai pas de mariage rangé prévu mais j'ai des copines qui.
Je viens d'ici et d'ailleurs mais pour sûr, mes impôts sont payés là.
L'excision est plus souvent au bout de tes lèvres qu'au cœur des miennes,
Et quand bien même, et quand mal même...
J'ai été fessée par mon père, mais la patrie me frappa plus fort encore,
J'ai été privée par mon père, mais le patriarcat me prive encore,
J'ai été avertie par ma mère, je l'ai maudite, trahie la moquant de sorcière, m'accrochant à la goutte de
lait dans mon café noisette, et maintenant je voudrais l'écouter encore.
Elle et ce que disait sa mère, et ce que racontait sa mère avant elle, et ce que chuchotait sa mère avant
elles.
Je voudrais être la sorcière qui est morte en elle, qui n'a pas pu vivre.
J'ai été silence, obéissance, discrétion, observation, télévision, lissé, natté, rajouté, maté, touché,
peloté, ignoré, j'ai été de bon conseil, eu le bon accent, les bons papiers, ai été de bonne éducation de
mauvaise famille, bonne élève, bonne employée, bonne amie, bonne bonne et définitivement bonne.

J'ai le cul qui abandonne, plat, c'est ainsi que se façonne mon corps.
Je pense à mes seins grands gras, c'est ainsi qu'il se donne mon corps.
Je regarde mes amours, libres, féroces, cassantes, solides...
C'est ainsi qu'elles désarçonnent autour de moi un monde qui ne m'imagine pas.
Un monde qui ne me voit pas, un monde qui me regarde mal, un monde qui s'excite sur moi, un monde
qui s'énerve sur moi, un monde qui prie pour que je ne sois pas moi, un monde qui me veut cramer en
enfer.
Cramée je le suis, mais je sais qui je suis, là, quand je suis dans les bras d'une femme comme moi, mais
qui n'est pas moi.
C'est l'histoire d'une doudou en doudoune dans sa doudou qui danse doucement en moi sans doute ni
douleur. Comme une double.
Qui a les mains assez larges pour modeler des corps grumeaux, des corps fentes qui s'entrelacent, des
corps métisses qui se mélassent ?

Voilà la statue que je créerai de mes mains quand j'aurai retrouvé mes outils et ma maison.

C'est l'histoire de la mère de ta mère, de la sœur de ta mère, de la sœur de la mère de ta mère. De la sœur qui se sent frère, de la cousine qui lèche la cousine, de la tata qui pique l'argent de la tatie, des voisines qui empaquettent les restes dans des Tupperware d'aluminium et de la grand-mère qui maquerelle à travers les jalousies.

La sœur du dessus éleva la sœur du dessous qui éleva la sœur du dessous qui éleva la sœur du dessous. Ici la sœur était mère avant d'être femme. Toutes, ensemble, réunifiées, les pieds bien ancrés dans les cendres métisses et encore bouillantes de leur génitrice, elles deviennent la poutre centrale de la maison, et la maison cesse de trembler. Des hommes-acrobates, des jongleurs saouls, des clowns d'hommes rentraient-sortaient par les fenêtres et les trous à rats, ils déposaient de la monnaie et des maladies sur la table basse et broussaient vers l'extérieur. Les mères-sœurs cimentées dans le mitan de la maison respiraient les vapeurs de pisse, de colombo, de Dior et de javel, sans jamais s'étouffer. Bouches ouvertes, les unes inspiraient ce que les autres expiraient. L'air jamais renouvelé mais pur, mais profond, mais léger.